

Christiane Taubira

Rendez-vous
avec la République



La Découverte

9 bis, rue Abel-Hovelacque
75013 Paris

ISBN 9-78-2-7071-5091-2

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse aux Éditions La Découverte, 9 bis, rue Abel-Hovelacque, 75013 Paris. Vous recevrez gratuitement notre bulletin trimestriel *À La Découverte*. Vous pouvez également retrouver l'ensemble de notre catalogue et nous contacter sur notre site **www.editionsladecouverte.fr**.

© Éditions La Découverte, Paris, 2007.

Introduction

« Écrire est un acte d'amour. S'il ne l'est pas, il n'est qu'écriture. »

Jean COCTEAU

« Nous ne livrerons pas le monde aux assassins d'aube. »

Aimé CÉSAIRE

« **I**l est difficile de dire sa pensée quand sa pensée, c'est sa vie », écrivait Pascal Quignard. L'aventure devient voyage lorsque la vie raffole des chemins de traverse et vous conduit, comme Dieu paraît-il lorsqu'il est distrait, à écrire droit avec des lignes courbes. L'écriture est un acte singulier, une invitation nonchalante à la conversation, une intimité béante.

Dans cette aventure périlleuse, le point de départ semble souvent arbitraire. Il ne l'est jamais totalement. Il ne l'est que dans la stricte limite de la pleine souveraineté de chacun sur son destin. Pas nécessairement sur sa carrière. Pas forcément sur ses lieux de vie. Pas obligatoirement sur la profondeur des rigoles que les épreuves, les revers et la détresse creusent dans l'âme. Mais sur son destin, au moment où l'on décide ce que l'on fait de ce que l'on est. En cette occurrence, la souveraineté est pleine et entière.

J'ai choisi de l'empoigner. De ne laisser nulle circonstance ni personne me la dérober, même la grignoter. Au prix de tous les affrontements qu'il serait déraisonnable d'éviter, quitte à subir les objurgations de ceux qui croient que la paix est

calme, et pourvu simplement que ma conscience soit repue d'une joviale probité.

Les siècles ne naissent pas de l'arithmétique des almanachs humains. Ils démarrent d'événements qui enseignent que l'on a changé d'époque et qu'il est temps de récuser les manières de raisonner. Le XXI^e siècle n'a probablement pas vu le jour le 1^{er} janvier 2001. Peut-être le 11 septembre de cette année-là à Manhattan, ou bien avant, à la chute du mur de Berlin. Ou peut-être en Amérique du Sud, par l'émergence en série de gouvernants représentant les majorités opprimées. Ou bien en Afrique, aux premiers succès des chefs d'État et diplomates africains en médiation dans les conflits et crises. Ou encore en Asie, lorsque les deux Corée ont pris langue, que la Chine s'est cramponnée à sa candidature pour les jeux Olympiques comme pour sortir du long repli imposé par le commerce britannique d'opium et le traité de Nankin, que l'Inde et le Pakistan ont fait table ronde sur leurs frontières et sur le nucléaire, que le Brésil, le Venezuela et l'Afrique du Sud ont entrepris d'étirer leurs projets et leurs échanges jusqu'aux pays riverains du Pacifique.

L'alerte est souvent donnée, même si les prémices sont illisibles, comme les oracles. Pour le 11 septembre, ce fut l'assassinat du commandant Massoud, après le bombardement des bouddhas de la vallée de Bamiyan. Pour l'Amérique du Sud, ce furent ces marches populaires et ces rassemblements autochtones conciliant la solidité des traditions avec de modernes originalités opérationnelles, puis ces destitutions pacifiques de présidents corrompus ou impotents. Pour l'Afrique, il y eut les retrouvailles d'une génération avec la lucidité et la fierté, et inopinément au Sénégal le renvoi par charter d'Européens jugés indésirables. Pour l'Asie, peut-être le retour de Macao dans le giron chinois et l'entrisme *via* le G8, l'Inde industrielle commettant, sans agressivité mais avec méthode, l'abordage de l'industrie du Nord.

Ainsi en est-il de l'être qui ne naît pas à l'instant de sa naissance. Je croquais la vie avec une insoutenable légèreté. Étrangère à l'angoisse, à mille millions de lieues d'imaginer que le malheur, perfide, indisposé par la grâce que confère l'innocence, guette les moments de grande frivolité pour vous frapper en ricanant. Un arrachement fasciné. C'est ce que fut la mort de Maman. Arrachement dans l'instant. Demeuré incisif vingt ans durant. Fascination subreptice qui habite clandestinement votre perception du monde dans l'effleurement des calamités, l'exploration des âmes et la fréquentation des cultures. Elle vous affûte une appétence insatiable pour la vie, ses fulgurances et ses clairières.

J'en suis sortie en titubant. Soûle de douleur et de stupeur. Sans y prendre garde, j'ai commencé à frayer mes sentiers d'existence et à choisir mes parentés. On ouvre son chemin en marchant, essayant tant bien que mal de se souvenir à temps de quelques conseils sur les embûches et les embuscades. Mais Socrate savait déjà que « l'expérience est une lanterne qui n'éclaire que celui qui la porte ». Consentir aux estafilades et secousses dues à ses propres dérangements en évitant simplement de tout recommencer, plus qu'une ambition raisonnable, c'est un pacte honnête en urbanité. Dans le monde plein de pièges et de personnages travestis ou fourvoyés, il importe autant de ne pas se laisser égarer dans d'absurdes solidarités tribales que de ne pas se laisser forcer à renier ses filiations.

Je suis noire, disent-ils. Je n'y trouve pas d'objection. Mais c'est un fait que cette postulation est source de beaucoup d'inconvénients. Je n'y vois pas d'agression personnelle et, le cas échéant, je sais y faire face, en sortir sans trop de brûlures. Nos mobiles seraient d'ailleurs bien indigents s'ils n'avaient que l'épaisseur de nos seules ecchymoses. C'est à une autre meule que j'ai aiguisé le tranchant de mes engagements et de ces colères que j'essaie de rendre fécondes.

Lorsque les couches d'injustice s'accumulent sur la tête et la vie des mêmes, le hasard n'est manifestement pas en cause. Il faut parvenir alors à édifier un équilibre, fût-il fragile, entre l'échappée vers le général afin de dérouter le déterminisme historique et la fidélité au particulier en assumant ses appartenances, avec toute leur absinthe, pour ne pas être les seuls obligés à jeter les siens aux chiens.

Comprendre. Démailler pour comprendre. Et remonter aussi loin que nécessaire. Quitte à déplaire et à défaire. Retrouver les brisées de ces idées meurtrières ou moqueuses qui, à perte de générations, ont meurtri et exclu. S'en moquer à loisir, mais bien saisir que si le rire exorcise, il ne suffit pas pour prendre pied dans les misères et les tordre. On peut passer au tamis de l'ironie la malédiction biblique de Cham qui condamne la « race noire », s'étonner des quatre races de Linné, s'amuser des cinq de Blumenbach selon la forme de la tête, brocarder celles de Geoffroy Saint-Hilaire selon le profil de la face, celles de Topinard selon la forme du nez, railler le ridicule des doctes conclusions du docteur Camper sur ses mensurations de l'angle facial, persifler les dérives de Buffon et, moins loin dans le temps, les élucubrations dans les années 1960 et 1970 des psychologues Hans Eysenck (américain) et Arthur Jensen (britannique) sur l'infériorité des Noirs, qu'ils prétendaient démontrer par une étude sur le QI – personne n'ayant eu l'idée d'évaluer le leur. On peut s'en divertir, cela ne suffit pas pour arracher les préjugés qui dévastent ni gommer les accablements qui désespèrent.

On peut aussi se complaire en déboulonnant des statues de commandeur, celle de Voltaire actionnaire de compagnie négrière, de Chateaubriand héritier d'une fortune de traite, de Hegel ne voyant « en l'homme africain rien qui se rapporte à l'humain », de Renan imputant à la nature d'avoir fait « une race d'ouvriers, la chinoise, une de travailleurs de la terre, le nègre, et une race de maîtres et de soldats, la race européenne ». La race, bien complaisante, sert ainsi à tout définir :

le peuple, la nation, la culture, la civilisation. Persuadée qu'il ne sert à rien de nier l'existence visible des différences, l'Unesco convenait il y a un demi-siècle que « l'anthropologue et l'homme de la rue savent tous deux que les races existent, le premier parce qu'il peut classer les variétés de l'espèce humaine, le second parce qu'il ne peut douter du témoignage de ses sens ».

Cette évidence suffit-elle, en dépit de ce que nous enseignent la science, pour laisser trôner le mot dans la Constitution française ¹ ? Avons-nous compris que le monde ne peut être appréhendé sous la dépendance de connaissances scientifiques par nature toujours inachevées, que la question de la différence n'est pas biologique, mais politique, et qu'elle ne saurait être traitée sans un préalable éthique et philosophique ? Jean Rostand invitait à ne pas « confondre l'étude scientifique sur la diversification raciale avec les constructions politiques du racisme ». Mais il subsiste comme une impossible connexion entre le su, le raisonné et le ressenti.

Et le fait est que les foyers de haine se rallument dans le monde, que le racisme ressurgit revigoré en France et moins engoncé depuis avril 2002, que les discriminations s'étendent et se répandent. Les porteurs de parole publique y ont une lourde responsabilité. On dit en Afrique que les mots créent des morts. C'est également ce que pense le philosophe Tzvetan Todorov lorsqu'il affirme que « les discours sont aussi des événements, ce sont des moteurs de l'histoire, pas seulement ses représentations, car ils rendent d'autres événements possibles ² ».

Le risque n'a pas échappé aux plus avertis des résidents de banlieue dont l'un commentait en 2005 les menaces ministérielles de « nettoyage au Kärcher » comme un « feu vert aux

1. Article 1^{er} de la Constitution de 1958 : « La France est une République indivisible, laïque, démocratique et sociale. Elle assure l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans distinction d'origine, de *race* ou de religion. Elle respecte toutes les croyances. Son organisation est décentralisée. »

2. Tzvetan TODOROV, *Nous et les autres*, Seuil, Paris, 2001.

bavures policières ». La France a connu de telles délégations d'exactions en d'autres périodes, notamment ces trente années avant 1980 où l'exécutif légiférait par décrets et circulaires sur les droits des étrangers et leurs conditions d'entrée et de séjour. Une large marge était concédée aux pratiques policières et administratives, au point que la sociologue Juliette Mincès notait qu'un guichetier de préfecture pouvait, selon l'accueil qu'il réservait à un dossier de régularisation ou de naturalisation, décider du verdict ³.

On peut choisir les mots qu'on veut pour en débattre, il reste que la plus centrale des questions se rapportant à la cohésion sociale et nationale réside bien dans le rapport de la France à la diversité de sa population et à l'égalité des droits. Croire que l'on peut durablement esquiver la question du lien civique et du lien social au lieu de soumettre les injustices et les exclusions au crible du principe républicain d'égalité, c'est se priver d'une réelle capacité à empêcher la nation de s'effiloche. Le reste est aggravé de surcroît.

Nulle complaisance n'est de mise. Cependant, il importe de cultiver les loyautés qui, plus encore que de lignée, nous incombent des fidélités induites par les sacrifices auxquels des croyances patriotiques ont ôté toute limite. Parce que nos ancêtres réduits en esclavage ont cru à la Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen, même lorsqu'ils s'étaient libérés seuls, parce que nos grands-parents ont vénéré la liberté dont ils étaient privés au point de partir en dissidence contre Vichy et le nazisme, d'affronter la mer dans des barques incertaines pour gonfler les bataillons de ceux dont Aragon disait qu'ils « aimaient la France à en mourir », parce qu'ils furent juridiquement des indigènes et traités à la guerre en indigènes sans égard pour leurs talents et leur bravoure,

3. Juliette MINCES, *La Génération suivante. Les enfants de l'immigration*, L'Aube, La Tour d'Aigues, 1986.

parce qu'ils ont donné leur sang à ces élans, qui parmi nous aurait le droit de piétiner ces rêves ? Les injustices qu'ils subissent sont connues, certaines perdurent, comme la sordide cristallisation de leurs pensions militaires. Ils ont le droit d'être amers.

Mais nous, qui sommes-nous pour les trahir et faire croire qu'ils ont immolé leur jeunesse à une chimère ? Le seul moyen de leur être dignes est de donner chair à l'idée qu'ils se faisaient de la France, percevant sous les verrues de ses mesquineries l'éclat de ses éruptions égalitaires et de ses flambées fraternelles, la voyant plus belle et plus grande qu'elle n'est, éternelle.

C'est aujourd'hui encore le mirage de ceux qui empruntent des barques incertaines parce qu'ils veulent atteindre la France à en périr. Plus encore que les Français, ils cultivent et arrosent la Renaissance, la Révolution, la Commune et la Résistance. Entre les guerres et les charters, deux générations ont pris pied, fait et cause pour cette terre adoptée. Et pour une génération et demie, c'est déjà une terre de naissance, et normalement, selon le droit du sol, une terre adoptive. En quoi leur désir de se parer, comme pour des épousailles, des atours de leur culture familiale, de langues, de croyances, de patrimoines, en quoi leur fierté de ne pas se présenter nus au banquet de la rencontre constitueraient-ils une fragilité pour une vieille société ayant deux mille ans d'âge ?

Et leur convocation du passé ne serait pas hystérique si l'Histoire, incontestablement commune, était acceptée, bienvenue pour ses enseignements, partagée. L'égalité des droits s'applique aussi à la mémoire. Non pour une mémoire égale, l'arithmétique n'a nulle place en cette matière, mais pour un droit égal à la mémoire. Parce qu'on pressent bien qu'il suffit que les pouvoirs publics s'obstinent dans la dénégation, laissent prospérer les inégalités et se jouent des rivalités pour que la concurrence des victimes et la guerre des mémoires dégénèrent en concurrence des mémoires et guerre des victimes.

L'historien britannique Hugh Thomas explique qu'il n'a trouvé trace que de deux armateurs juifs participant au commerce anglo-saxon de traite, mais qu'ils étaient majoritaires dans le circuit hispanique qui approvisionnait Mexico⁴. Il rapporte par ailleurs qu'une quarantaine d'entre eux furent dénoncés et pendus, non en qualité de négriers, activité ordinaire, mais parce que suspectés d'être judaïsants, alors qu'ils s'étaient convertis au catholicisme ! Soit ! Il est établi que des Juifs ont participé au commerce négrier. Des catholiques aussi, des protestants, des musulmans et même quelques quakers avant d'être exclus. Des Africains aussi d'ailleurs. À ceux qui font la chasse partielle aux descendances, rappelons simplement que le Code de l'indigénat, le travail forcé et les massacres frappaient à égalité les bougnoules et les bicots, les bamboulas, les Viêts, les Malgaches et les coolies, que le même *Code noir* qui qualifiait les esclaves de « biens meubles » chassait des îles du roi (Soleil !) « tous les Juifs », priés de s'en aller « en trois mois sous peine de confiscation de corps et de biens ».

Ainsi donc, comme le Code, je suis noire. Les considérations savantes sur l'invention idéologique du Noir et du Blanc dans un monde qui a toujours été multiple mais que les nécessités des conquêtes coloniales avaient rendu binaire n'y changent goutte. Je suis noire, donc. Vraisemblablement. Mais assurément, infiniment autre chose en être et en devenir. Et de ce fait, sans indifférence. Pas seulement par éthique de vie. Mais aussi parce que je viens de cette immensité verdoyante et humide qui coiffe la Sud-Amérique, de cette rive de l'Atlantique où l'Amazonie demeure lieu de rencontre, de confrontation, d'enlacement des cultures de tous les continents. Des syncrétismes et des œcuménismes en furent érigés,

4. Hugh THOMAS, *La Traite des Noirs*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », Paris, 2006.

parfois en polyphonie, quelquefois en cacophonie, plus souvent malgré tout en symphonie.

Venir de la créolisation par la traite négrière, c'est porter en soi l'infini de la violence et celui de l'amour. C'est vivre une identité-relation telle que la décrit Édouard Glissant, être à l'écoute des résonances que les fracas et les harmonies du monde répercutent, refuser les enfermements, même les plus flagorneurs. Se ressourcer dans une quête un peu exaltée des promesses et leçons léguées par tous ces panhumanismes, celui des Amériques de Bolivar, Miranda et Toussaint-Louverture, celui des Afrique de Garvey, Nkrumah et Kenyatta, celui des Arabie de Nasser, celui de l'Europe de Victor Hugo, de Tito mais aussi de Schuman, Adenauer et De Gasperi. Dans une curiosité vagabonde envers les cousinages possibles, humer aux quatre points cardinaux les tentatives à toutes échelles de vie commune apaisée sinon paisible. Et, tout en gourmandise sur la préfiguration d'humanités enfin réconciliées avec la naturelle diversité du genre, questionner goulûment l'expérience sud-africaine d'intuitions et d'innovations mêlées pour permettre une convivialité abrupte et fertile que Nelson Mandela définissait comme le plus grand défi de sa vie. C'est dire !

Et c'est reconnaître aussi, sans flatter le culturalisme ou le relativisme, qu'il y a des vérités nouvelles qui ne sont pas absolues ni tout en majuscules. Les cultures sont d'égale dignité. Elles témoignent toutes de l'angoisse existentielle et des réponses inventées pour contenir le trouble de notre présence dans l'infiniment grand de l'univers. Et il n'y a aucune raison pour que les elfes et les djinns soient plus réels que les maskililis et les soukougans, que ce Dieu venu « jeter un feu sur la terre » soit plus miséricordieux que Xango ou Ogun terrifiants dans leur courroux, que le vodûn, le condoblé et la santeria soient moins réconfortants que ces religions friandes de guerres et de croisades, que les orishas et les loas soient moins protecteurs que les saints et les anges.

Longtemps j'ai cru qu'il me faudrait vagabonder sans repos pour atteindre cette ineffable contrée où palpite le pouls d'une humanité magistrale, hardie et fière, capable d'être forte et de rester sensible. Ayant grandi et parcouru le monde, j'ai compris que chaque coin de terre est la Terre et que c'est partout qu'il faut la faire éclore. « La terre c'est mes souliers, le ciel mon chapeau », chantait Claude Nougaro. Nulle cause n'est lointaine ni étrangère. Une injustice reste une injustice, qui qu'elle frappe. La traquer tout près ou très loin, la pourchasser ou la croiser, ne jamais s'en accommoder, c'est à la fois une intégrité, une vigilance et une mémoire. C'est rarement simple. Mais que vaut l'indignation si elle est sans armes ? Le balcon d'où on peut observer les vicissitudes du monde est confortable et attrayant. Les clameurs peuvent y monter. Les réparations d'injustices ne peuvent en descendre.

Sauf à jouer les contemplatifs, il faut donc prendre part à la mêlée. Le choix n'est pas difficile lorsqu'on a déjà déterminé les valeurs selon lesquelles on guidera sa barque de vie. Il peut néanmoins être frustrant. Parce que personne n'a ni le temps ni l'envie d'écouter vos états d'âme, d'entendre vos réticences, de faire droit à vos demandes de consolation sur les méprises, les défections ou les arrangements perpétrés par ceux qui peuplent ce camp que vous devez faire vôtre.

C'est ainsi que, longtemps, je me suis prévenue contre la gauche. Mais bien qu'elle soit de plus en plus exaspérante, de moins en moins conquérante, de plus en plus bavarde, de moins en moins généreuse, la gauche reste cette famille de pensée dont on peut, dont on doit attendre qu'elle préfère la solidarité à l'égoïsme, la justice à la compétition, le lien social à la méfiance. Il se peut bien qu'il faille la forcer à abandonner les chemins-chiens des conservatismes et les raccourcis des conformismes pour retrouver les allées aérées des libertés en chantier, de l'égalité en gésine, d'une fraternité de combat. Mais au moins dispose-t-elle d'un patrimoine de valeurs, d'un héritage de réformes et d'une lucidité désolée sur

les désastres de ses manquements, qui en font la force motrice d'une société plus juste et d'un monde plus amical. Elle doit revenir aux responsabilités, non par la mécanique de l'alternance que ses tendances paresseuses la poussent à revendiquer, mais parce que le monde devient de plus en plus brutal et qu'il l'est de plus en plus près. Mais alors, la gauche doit se souvenir de cette interrogation de Camus par la voix de Caligula : « À quoi sert le pouvoir, si ce n'est donner ses chances à l'impossible ? »

J'aime la politique. Dois-je en faire l'aveu ? Hannah Arendt assure que « Dieu a créé l'homme, les hommes sont le produit de la nature humaine ». Elle précise que « la politique prend naissance dans l'espace-qui-est-entre-les-hommes et traite de la communauté et de la réciprocité d'êtres différents ». Oui, j'aime la politique, celle qui pousse à se mêler de la vie de la cité, à hauteur du village autant que de la planète, celle qui fait chevaucher l'espoir avec l'entêtement des laboureurs à contre-saison. Car « tout l'espoir n'est pas de trop pour regarder le siècle en face⁵ ».

Cela sans inutile ni encombrante illusion. Il n'est pas indispensable, pour aimer le genre humain, de croire que l'homme est bon et sage. Lorsque l'on sait l'effroyable permanence et l'incroyable dispersion des atrocités qui ont conduit aux tragédies humaines, lorsque l'on provient soi-même de la si longue négation de l'humanité de millions d'êtres, on ne se trompe pas. On ne cherche pas l'homme bon, on cherche éventuellement le bon chez l'homme. Il arrive qu'il soit introuvable, infime ou terriblement sobre.

Il faut une obstination attentive pour le débusquer dans la traversée infernale qu'effectue ce petit garçon auquel l'écrivain américain d'origine juive polonaise Jerzy Kosinski fait subir toutes les exécutions frustes et rustres qui semblent faire

5. Aimé CÉSAIRE, revue *Tropiques*, avril 1941.

contrepoint à l'abomination sophistiquée de l'extermination nazie à laquelle l'enfant a été soustrait⁶. Et c'est l'épreuve mutilante de la différence rejetée et persécutée. Témoin de la razzia d'un village par des Kalmouks, de viols répétés et multiples des femmes et de petites filles, de la castration des hommes dans une débauche nauséabonde de perversité et de cruauté, ce petit garçon brun, mat et instruit, Poil de Carotte supplicié dans un monde blond, translucide et inculte, va expérimenter le processus classique de culpabilisation de la victime. Il croit brusquement avoir compris : « Je sais maintenant pourquoi Dieu n'écoutait pas mes prières, pourquoi Garbos me suspendait à un crochet et me battait, pourquoi j'étais devenu muet. C'est parce que j'avais les yeux et les cheveux aussi noirs que ceux des Kalmouks. »

Non, le monde n'est pas tranquille. Il ne l'a jamais été. Il ne sert à rien de prétendre à quelque quiétude dans un morne quotidien. Il faut acquiescer à ce monde inquiet et ne boudier ni le conflit ni la polémique. Mais plutôt que d'affirmer avec Schopenhauer qu'il « n'existe qu'une seule créature menteuse : l'homme, qui constitue comme une tache dans la nature », on peut fouiller sans s'étourdir la mesure adlérienne de ceux dont la parole agit et admettre à la rigueur avec Nietzsche qu'en « vérité, c'est un sale fleuve que l'homme⁷ ». Et comme dans ce joli conte de Richard Bach où Jonathan Livingston, parti à la conquête de la liberté, « comprit que l'ennui, la peur et la colère sont les raisons pour lesquelles la vie des goélands est si brève », nous devons apprendre à fendre le rideau crissant de haine et d'épouvante qui étrangle tout dialogue.

Que l'homme soit désespérant à l'ordinaire le rend d'autant plus attachant dans ses sursauts héroïques. Et même s'il est toujours hasardeux de comparer les époques et les actes,

6. Jerzy KOSINSKI, *L'Oiseau bariolé*, J'ai lu, Paris, 1976.

7. Friedrich NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Le Livre de poche, Paris, 1972.

les personnages et les lieux, on aurait tort de ne pas reconnaître la grandeur lorsqu'elle s'invite, au prétexte que le présent a toujours moins de panache que le passé. J'allègue pour ma part que le mouvement de l'été 2006 de solidarité des enseignants, parents et gens prétendument ordinaires envers les familles et enfants « étrangers » menacés d'expulsion est aussi grandiose, toutes proportions gardées, que la doléance des villageois de Champagny en 1789, la révolte des canuts de Lyon en 1831, la pétition des ouvriers de Paris en 1832, tous solidaires alors de la lutte antiesclavagiste. Car chaque génération peut, à la mesure de l'air du temps, se trouver confrontée à l'appel de sa conscience pour une incivilité civique qui la conduise à défier le pouvoir quand les lois fabriquées sont de pure conjoncture et leur application scandaleusement arbitraire. Lorsque la matoiserie donne le bras au machiavélisme pour gouverner, l'autorité s'en trouve abîmée. Pour la restaurer, il faut bien mêler ce qu'il en reste à ce qu'elle peut devenir, s'il est vrai que « les novateurs ont la mémoire longue ⁸ ».

Avec son principe d'égalité, son utopie d'indivision, son postulat démocratique, la République, cette façon bien imparfaite mais tellement séduisante de faire société, reste le lieu de ce devenir. À condition qu'elle cesse d'être le brandon brandi à la moindre oscillation pour carboniser toute vitalité et toute indiscipline, pour châtier toute entorse à l'uniformité. Ah ! l'uniformité. « Serions-nous heureux, nous les antiracistes, disait Roger Ikor, si les Noirs étaient blancs ! » Comme la vie serait lisse et placide si l'individu était comme le citoyen, sans genre, sans origine et sans croyance. Sans la moindre ronce et sans goût. Il n'y aurait pas besoin, dans cette République laïque, de loi contre les signes religieux baptisée « loi laïcité ». Il n'y aurait pas besoin de cette dégelée de lois-sécurité, lois-immigration, lois-Marseillaise, lois-prostitution, lois-gens du voyage.

8. Régis DEBRAY, *La République expliquée à ma fille*, Seuil, Paris, 1998.

La République, nous l'avons en partage. Par l'Histoire et par l'idéal. Dans les *quilombos* à Palmarès et ailleurs, ces villes et villages peuplés de Nègres marrons, l'égalité était un principe intangible. La liberté avait pour limites irréductibles la sécurité du groupe et l'égalité de tous devant les règles et les risques. Ces lieux de vie libre étant constamment menacés par les expéditions de *rangers* et *bandeirantes*⁹ au service des esclavagistes, chacun avait en charge l'intégrité d'un autre et devait en répondre chaque soir au retour de la culture ou de la chasse. Ainsi s'appliquait avant la lettre la devise de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

Il avait vu venir de loin, Régis Debray, en écrivant qu'il « est toujours tentant de prendre une panique pour une intelligence en transformant un ressentiment d'inadapté en une ineptie théorique¹⁰ ». Les plus creuses billevesées et les plus grandes intolérances paradent comme la quintessence du génie. En toute chose, il n'y a plus qu'une vérité. Inutile de s'user et s'épuiser à comprendre les bouleversements de la société, à nommer les choses, à dire les faits et leur mesure, à ressaisir les contours de l'identité nationale, à reformuler la souveraineté nationale retranchée par le haut et par le bas, à escalader le bon sens brut et l'instant orphelin pour situer les événements dans les tendances qui révèlent leur signification. La politique est devenue dogme.

« Sur les démissions de la justice, les Français savent que j'ai raison », assénait M. Sarkozy en septembre 2006. Entendez contre la réalité et contre les opinions, du moment qu'on leur dit ce qui les conforte. La politique est devenue commandement. « On en a assez de s'excuser d'être français », claironnait le même. Qu'importe que personne ne demande d'excuses et que personne ne se soit jamais excusé de rien. La politique est devenue mystère. « Je prône la rupture », disait-il, dans la plus

9. Unités de chasseurs de Nègres marrons dans la Caraïbe et en Amérique du Sud.

10. Régis DEBRAY, *L'État séducteur*, Gallimard, Paris, 1993.

fidèle tradition de la V^e République, et en attendant la « France d'après », il tient le ministère de l'Intérieur pour, proclamait-il, se protéger et se venger de ceux qui, après lui, avaient jeté sa vie privée en pâture.

Une seule vérité en toute chose et une seule parole autorisée. Avec exégèse servile. La politique est désormais théologique. La fille aînée de l'Église tient son rang. Un langage guerrier de conjuration tente de camoufler un repli hystérique pour se prémunir des colères autant que des irrationnelles ruées de ceux que l'ordre brutal du monde frappe d'injustices. « Faire apparaître l'absolu dans un lieu, n'est-ce pas un caractère très général de la religion ? demandait Gilles Deleuze. La religion en ce sens est une pièce de l'appareil d'État, même si elle a la puissance propre de porter ce modèle à l'universel ou de constituer un imperium absolu ¹¹. »

Des temps funestes, je vous dis. Une seule issue, reprendre place au monde. Une seule règle, s'évader de toutes les geôles.

11. Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille Plateaux*, Minuit, Paris, 1980.